

Comptes rendus

ATOUI, Brahim.-Toponymie et espace en Algérie.-Alger, Ed. Institut National de Cartographie, 1998.

ATOUI Brahim est le premier chercheur en toponymie algérienne à avoir utilisé le répertoire le plus exhaustif possible en relevant 40 000 toponymes, recensés à partir des cartes topographiques couvrant l'ensemble du territoire algérien. Cette étude succède à l'ouvrage du linguiste Foudil CHERIGUEN, *Toponymie des lieux habités. Les noms composés* (1995). Les matériaux recensés avoisinaient les 5000 vocables. Se limitant à une seule catégorie toponymique les lieux habités et les noms composés, recensés à partir des codes postaux de 1981 et de 1988, cette étude n'est pas suffisamment représentative de l'ensemble toponymique algérien, avec toutes les catégories qu'il implique, notamment les noms de montagne et de relief. On ne peut pas trouver un lieu-dit à base de Djebel, Koudiat ou Khaloua.

Toujours, dans le même ordre d'idées, un peu plus loin, en 1949, Arthur Pellegrin, dans son *Essai sur les noms de lieux d'Algérie et de Tunisie. Étymologie, signification*, est considéré par les spécialistes comme étant l'étude la plus sérieuse sur la toponymie algérienne, s'inspirant des données de la linguistique moderne. Des questions liées à la constitution de son corpus (2000 toponymes d'Algérie et de Tunisie), leur sélection, leur représentativité restent en suspens.

L'étude de B. ATOUI, pour reprendre l'expression de Marc COTE, dans la préface de l'ouvrage, fait "œuvre générale" : son approche n'est pas linguistique, mais géographique, portant sur la répartition spatiale des toponymes et de leurs aires d'emploi.

Conscient de la difficulté d'une telle entreprise, l'auteur énonce, dès les premières pages, un certain nombre de précautions méthodologiques et même pratiques : les 40 000 toponymes du fichier (1989) sont très en deçà du nombre réel du répertoire toponymique national, non encore réalisé jusqu'à présent. Les erreurs de redondance de noms sous des graphies différentes sont analysées avec beaucoup de pertinence. Le respect de la notation des toponymes tels qu'ils sont transcrit sur les cartes topographiques de l'INC (Algérie) et de l'IGN (France) est explicitement affirmée.

Divisée en trois parties, l'étude, dans une première articulation, a trait à l'énonciation des catégories théoriques nécessaires à une telle approche, à la délimitation des cadres historiques et cartographiques (peuplement berbère, apport phénicien, romano-byzantin, arabe, turc...), aux relations qu'entretient la toponymie avec les autres sciences annexes : histoire, géographie, anthropologie, archéologie, ethnologie...

La deuxième partie étudie la ventilation spatiale des différentes catégories de toponymes. N'ont été retenus que les génériques toponymiques du nord du pays et ceci, dans un souci purement d'ordre technique et de représentation graphique. Au nombre de 62, ces génériques à base hydronymique, oronymique, ethnique, hagionymique... ont fait l'objet d'un traitement graphique et cartographique systématiques.

Dans la troisième et dernière partie, sont développées les relations entre la toponymie et les collectivités humaines (toponymie et société sédentaire, nomade, semi-nomade), le rapport à la colonisation ainsi qu'aux différentes couches historiques et aux aires linguistiques.

Le livre de B. ATOUI est illustré par de nombreuses figures, d'instructifs tableaux et cartes sur les noms français selon le découpage de 1962, les génériques arabes et berbères, la répartition par commune des toponymes ayant comme générique ain, oued, tala, teneit, taourit, bou, ben, tin-in..., la répartition des toponymes coloniaux, l'organisation de l'Emir Abdelkader en 1839.

Les questions liées à la normalisation de la terminologie géographique et à son officialisation, à l'absence d'un système de transcription et/ou translittération des caractères arabes en caractères latins, à la gestion administrative et à l'établissement des critères pour le choix des toponymes ont fait l'objet d'une analyse très fine. Elle est un état des lieux objectifs, très rigoureux des dysfonctionnements dans la gestion des noms propres de lieux en Algérie.

Farid BENRAMDANE

Maalouf, Amin.-Les identités meurtrières.- Paris, Ed. Grasset et Fasquelle, 1998.

«Serai-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ?» Comment peut-on vivre «à la lisière de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles» tout en gardant son authenticité ? Pourquoi certaines personnes ou certaines sociétés vivent mal les mutations culturelles profondes du monde actuel ? Telles sont les principales questions qui constituent la problématique du dernier ouvrage de l'écrivain franco-libanais A. Maalouf. Cet essai est constitué de quatre grandes parties qui traitent chacune d'une variation du thème de l'espace identitaire : l'appartenance, la modernité, la mondialisation et l'inter-culturalité.

Fidèle à son style très coulant qui caractérise son écriture et qui fait sa célébrité, A. Maalouf nous invite à nous interroger sur notre identité à la lumière des grands bouleversements qui convulsent le monde à la fin de ce siècle.

Comment vivre sereinement sa spiritualité au moment où la religion est accusée de tous les maux ? Comment se dire dans sa langue natale lorsque l'importance de celle-ci est minorée par l'hégémonie d'une langue globale ? Comment continuer à se réclamer des doctrines socialistes après la chute du mur de Berlin ?...

Les balises sont évanescentes et les repères fuyants car ces interrogations appellent des remises en cause nécessaires puisque l'identité est en perpétuelle modification.

«L'identité, nous rappelle A. Maalouf, est constituée d'une foule d'éléments qui ne se limitent pas à ceux qui figurent sur les registres officiels, tels que l'appartenance à une religion, à une nationalité, à une communauté linguistique, à une famille... » ; il est vrai, d'après l'essai de cet écrivain, qu'elle est fondamentalement cela, mais qu'elle est aussi autre chose. Elle est l'altérité et la similarité, le communautaire et l'universel, le culturel et l'interculturel, le spécifique et le global. Le monde étant devenu étroit par la grâce des développements technologiques, économiques, sociaux et militaires ; l'identité se modifie sans cesse, à une vitesse à laquelle elle n'était pas habituée durant les siècles précédents.

Si un individu, dans sa manière d'afficher son identité continuait à s'opposer au rythme de cette modification obligée, il serait en inadéquation avec la modernité, qui est définie comme étant un fait sans précédent dans l'Histoire de l'humanité, puisque, si durant les siècles passés, les civilisations prédominaient à tour de rôle, depuis la révolution industrielle, la civilisation occidentale s'est imposée de manière irréversible par rapport aux autres modèles qui régressent inexorablement et deviennent archaïques.

Ce phénomène de l'histoire déstabiliserait les individus qui, rejetés à la périphérie de la nouvelle norme, verseraient inéluctablement dans l'ostentatoire en brandissant de manière dramatique l'héritage culturel de leurs sociétés traditionnelles. D'autres individus, par contre, concilient fort bien, dans cette mutation historique, le culturel et l'interculturel et pilotent leur identité de manière à éviter la négation de soi et de l'Autre. Cette manière d'être au monde serait aisément réalisable dans ce qu'il est communément appelé «la mondialisation ».

L'idée d'A. Maalouf est que la modernité rejoint la mondialisation en ce sens où elle est perméable à chaque individu, qui devient intégrable en tant que tel, avec son héritage culturel, mais sans ses appartenances communautaires. Cette manière de vivre la modernité semble convenir à Maalouf qui suggère que de telles concessions permettraient le rapprochement des peuples car suscités par le dépassement des particularismes sclérosants édictés par le culte des ancêtres et la référence à un certain nombre de valeurs totalement anachroniques.

Le lecteur serait tenté de croire que cette façon de redéfinir l'identité dans la modernité est logique pour un écrivain franco-libanais, exemple parfait de l'homme trans-identitaire. Or, A. Maalouf reconnaît des limites à la mondialisation. En effet, dans son application, celle-ci rime souvent avec occidentalisation, et en particulier avec américanisation.

Les apôtres de cette idéologie appartiennent à des communautés culturelles spécifiques qui, pour des besoins de suprématie, cultivent leurs différences de façon insidieuse. On rejette la norme de l'autre à la périphérie et on diabolise celui qui l'applique. Le stéréotype devient de rigueur : le sud-américain, basamé,

est un dealer ; L'Asiatique, jaune, est un attardé ; l'Africain, noir, reste un sauvage ; L'Arabo-musulman, qui fait le plus peur, est machiste, un dictateur, et surtout, surtout un terroriste.

A chaque coin de la planète, les laissés-pour compte, ces humains au rabais, ont le sentiment de vivre dans un monde qui appartient aux autres, un monde où l'on est soi-même comme un orphelin, un paria. Dès lors, et puisque l'on est persuadé que l'identité est menacée, «comment ne pas souhaiter (et faire en sorte) que l'édifice s'écroule ?

Mais en agissant ainsi, pense A. Maalouf, on installe un extrémisme face à un autre en privilégiant et en mettant en avant un trait identitaire parmi tous les autres. Dans la plupart des cas, c'est l'appartenance religieuse qui est brandie. Appartenance religieuse et non religion car «les besoins de spiritualité peuvent très bien être dissociés des besoins de communautarisme ». Existerait-il alors une solution pour dépasser ces différences meurtrières ?

L'essai d'A. Maalouf, qui renvoie dos à dos modernistes et traditionalistes, n'est pas seulement emprunt d'inquiétudes ; il est aussi porteur de deux héritages culturels, nous rappelle l'écrivain ; l'un vertical, qui nous provient de notre passé et de notre origine, l'autre horizontal, qui nous arrive de l'Autre et de notre temps.

«Dompter la panthère » consisterait donc selon A. Maalouf, dans le fait de concilier les deux axes identitaires afin de tenter une synthèse et aller vers le transculturel, espace où chacun «devrait pouvoir assumer, la tête haute, sans peur et sans rancœur, chacune de ses appartenances, chaque élément constitutif de son identité ».

Belkacem Mebarki